



Perspective

Actualité en histoire de l'art

1 | 2008

Antiquité/Moyen Âge

Vers une histoire universelle des antiquaires

Alain Schnapp



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3487>

DOI : [10.4000/perspective.3487](https://doi.org/10.4000/perspective.3487)

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2008

Pagination : 10-18

ISSN : 1777-7852

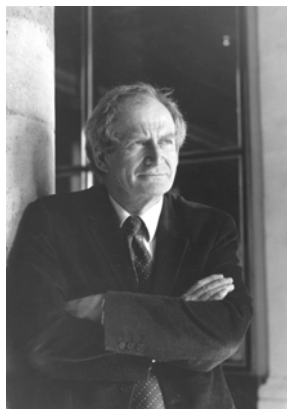
Référence électronique

Alain Schnapp, « Vers une histoire universelle des antiquaires », *Perspective* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3487> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.3487>

Vers une histoire universelle des antiquaires

Alain Schnapp

À la mémoire de Francis Haskell



Alain Schnapp en 2002.

Qu'est-ce qu'un antiquaire ? Un collectionneur ? Dans toute collection, il y a dilection : quelque chose d'indéfinissable qui conduit les hommes de tous âges, origines ou confessions à extraire de leur environnement des objets ou de simples agrégats naturels pour les préserver, les étudier, les exposer ou les thésauriser. Krzysztof Pomian a défini l'activité du collectionneur comme une opération sémantique¹ : les objets de collection sont des « sémiophores » parce qu'ils signifient quelque chose pour celui qui les détourne de leurs usages fonctionnels, du lieu où ils reposaient, des couches qui les recouvraient. Le projet de recherche exposé dans les lignes qui suivent entend explorer la pratique du collectionnisme antique dans sa dimension comparative, en privilégiant dans un premier temps les civilisations de l'Égypte et de la Mésopotamie, pour mieux les comparer avec la tradition occidentale.

Ce texte est l'esquisse d'un projet collectif de recherches sur les antiquaires. Il est soutenu par la Fondation Getty, l'Université de Paris I, le Centre Louis Gernet, la Fondation MSH et l'INHA. Le groupe de travail est constitué d'Irène Aghion, Lothar von Falkenhausen, Tim Murray et Alain Schnapp.

Né en 1946, Alain Schnapp, professeur à Paris-I, élève de Jean-Pierre Vernant et de Pierre Vidal-Naquet, fut l'un des premiers à faire entrer Mai 68 dans l'histoire (*Journal de la Commune étudiante. Textes et documents* [novembre 1967-juin 1968]). Ce souci de la *res publica* est manifeste aussi bien dans les manuels qu'il publia (*L'archéologie aujourd'hui*, 1980) que dans son rôle en faveur de l'INHA, dont il fut le premier directeur, de 2001 à 2006. Après sa thèse sur le chasseur dans la cité grecque, tout en continuant à diriger des chantiers de fouilles, il a porté son terrain d'enquête sur les usages et la réception de l'archéologie (*La conquête du passé*, Paris, 1993), renouvelant ainsi aussi bien l'histoire de l'archéologie que celle du collectionnisme.

Jusqu'à nos jours, on a considéré l'histoire des collectionneurs et celle plus spécifique des antiquaires comme un chapitre de l'histoire occidentale. Traditionnellement, cette histoire commence à la Renaissance, au moment où les collectionneurs et les voyageurs italiens s'émancipent d'une tradition médiévale qui faisait plus de place aux trésors qu'à ce qu'on appelle la curiosité ; mais des travaux récents ont bien montré que le trésor médiéval est aussi outil de connaissance du monde². Durant le Moyen Âge occidental, la collection d'objets rares et anciens était, comme dans le monde gréco-romain, une passion commune aux princes et aux lettrés. Mais cette curiosité apparaît comme presque universelle. On la retrouve par exemple en Égypte ancienne où l'on peut identifier les premiers sémiophores : un des plus anciens objets de ce type est un oursin fossile ramassé par un prêtre qui s'est empressé d'y inscrire son nom. On peut même remonter plus loin, comme André Leroi-Gourhan qui observait dans l'une des grottes d'Arcy-sur-Cure des silex qui provenaient d'une période beaucoup plus ancienne que celle du niveau dans lequel ils avaient été découverts. Preuve sans doute que les hommes du paléolithique étaient capables de distinguer des industries anciennes et attachaient quelque importance à leur découverte.

Le collectionneur trouve dans la collection son plaisir, il est capable de constituer en série les objets ou les fragments les plus improbables. Il peut même, quand sa passion devient incoercible, tout sacrifier à cette quête éperdue. Paradoxe, pourtant : tel, qui sacrifiait peine, labeur et argent à la collecte de certains objets, décide parfois, du jour au lendemain, de s'en défaire pour passer à autre chose. Après avoir collectionné la peinture du ^{xviii}^e siècle et tout dispersé dans la plus importante vente de tableaux de cette époque, Jacques Doucet crée l'une des plus belles collections privée d'art contemporain. L'histoire des collections est pleine de ce genre d'hommes aussi passionnés que versatiles, aussi systématiques qu'imprévisibles. Le désir de collection est sans doute, avec la chasse, une des activités les plus dévorantes de l'espèce humaine, une passion inscrite au cœur même de l'identité humaine et qui a pour nom la curiosité. Réunir une collection, c'est être, comme le chasseur, attentif à chaque trace, à chaque information qui peut révéler la proie, à toute piste qui peut déceler l'objet du désir. Le comte de Caylus, qui s'y connaissait, se définissait lui-même comme un chien de chasse (« *canis venaticus sum* ») sur la trace des antiquités. En parcourant à grand pas, à compter de l'Europe de la Renaissance, les diverses façons qu'ont les sociétés de se remémorer le passé à travers la collection, la restauration de monuments, voire l'excavation du sol, je souhaiterais suggérer que l'antiquarisme occidental n'est qu'une facette de l'art du souvenir et de la conscience du passé.

Les *Wunderkammern* européennes

Classification

Collectionner des objets étranges, lointains (dans l'espace ou dans le temps), explorer des monuments anciens, voilà un type d'activités qui semble définitivement associé aux « *virtuosi* » de la Renaissance européenne qui ont jeté les bases d'une culture du rare, de l'exotique et de l'ancien. Une attitude qui se confond avec ce que nous appelons les « cabinets de curiosités » (les « *Wunderkammern* »), pour reprendre le terme si en vogue dans les cours allemandes. Ce type de collections, qui associe « *artificialia* » et « *naturalia* », œuvres de l'homme et œuvres de la nature, ont fait l'objet de nombreuses études, depuis Julius von Schlosser en passant par Walter Benjamin et jusqu'au livre fondateur de Krzysztof Pomian³. Comme Paula Findlen l'a bien montré⁴, la Renaissance contribue à modifier considérablement la définition et le rôle des *Wunderkammern*. Le champ de la collection se dilate et s'étend à des provinces du savoir qui englobent des portions conséquentes de nos sciences modernes. Le cabinet des merveilles se définit autant comme un reposoir d'objets rares et précieux que comme un moyen d'action sur le monde. À compter du ^{xv}^e siècle, la curiosité ne reste plus limitée aux princes et aux aristocrates, elle devient une part d'une culture partagée qui associe les élites nobles et les bourgeois. Elle englobe le passé et le présent, le proche et le lointain, la nature et la culture au point que nos classifications modernes des disciplines ne trouvent guère leur place dans cette complexe mise en œuvre des savoirs. Ce mouvement d'idées affecte la société dans ses pratiques intellectuelles autant qu'économiques, il contribue au développement de la cosmographie, de la topographie, de l'histoire naturelle, il touche l'astronomie, la physique et la médecine, il influence les pratiques politiques et les traditions nationales.

Cueillette

Reste que cette curiosité n'est pas une invention de la Renaissance : il y avait des collectionneurs et des antiquaires au Moyen Âge, et les portraits de collectionneurs que nous livrent Catulle, Horace ou les *Verrines* de Cicéron apportent d'évidents témoignages sur leur rôle, tant dans la Rome antique que le monde grec, en particulier hellénistique. L'idée même du « musée » d'Alexandrie relève bien entendu de ce genre d'intérêt pour les œuvres humaines, qu'elles soient matérielles ou immatérielles, qu'elles aient trait à l'observation de la nature ou de la société. L'acte de collection se réduit à l'extraction d'un objet matériel (qui peut être fabriqué par la main de l'homme ou produit par la nature), du milieu où il se trouve et à sa conservation sous une forme ou sous une autre. Les traces de ce genre d'attitude sont révélées par la présence d'objets « intrusifs » (c'est-à-dire différents de ceux qu'on utilise dans tous les aspects de la vie quotidienne ou religieuse), dans des contextes archéologiques, qu'il s'agisse de formations stratifiées ou de monuments. Quand ce genre d'objet est pourvu d'une « étiquette » ou d'un « cartel », comme c'est le cas souvent en Égypte ou en Mésopotamie, alors l'intention est évidente. En Mésopotamie, la pratique de la « déportation » des statues des vaincus atteste de l'existence de collections d'objets votifs pris sur les ennemis et souvent anciens, soigneusement déposés dans les palais et les temples. Des collections d'objets anciens et d'inscriptions réunies dans un but difficile à définir – religieux, savant, politique – sont bien connues dans des villes comme Sippar ou Babylone. En quoi ce type de collection se distingue-t-il des « *Wunderkammern* » ? Pour la plupart des historiens des collections, celles-ci sont liées à un mouvement de savoir : exploration du monde, définition des catégories de classement, identification de l'origine des objets, description du lieu d'extraction ou de découverte, utilisation symbolique et politique de la « chambre des merveilles » pour l'affirmation du rang du propriétaire. Samuel de Quicchelberg, en 1565, dans son traité *Les inscriptions ou titres du théâtre magnifique*⁵, a donné les règles de ce collectionnisme qui étend au monde des choses les pratiques classificatoires du monde des idées.

Généalogie

Ordonner les choses dans l'espace restreint d'une collection, c'est mettre de l'ordre dans le monde. Il ne faut pas voir la chambre des merveilles comme une récolte d'objets inanimés : elle est liée aux collections botaniques autant qu'aux collections animales, aux collections d'espèces rares et exotiques héritées des « paradis » des anciens Perses. Mais comme le souligne Patricia Falguières, la gloire des chambres des merveilles est liée à un renouveau d'intérêt pour l'histoire⁶ : la généalogie des espèces, celle des œuvres et des familles étaient autant de moyens d'affirmer l'identité des royaumes et de contribuer à l'écriture d'un récit ordonné des événements passés. La chambre des merveilles est ainsi l'expression matérielle d'un désir d'intelligence et de maîtrise du monde qui est le propre du prince mais n'est pas interdit aux plus riches et aux plus curieux de ses sujets : le récit historique comme la collection est enjeu politique. La ville d'Augsbourg fut la première ville d'Europe à confier à un moine, Sigismond Meisterlin, en 1452, la rédaction d'une histoire communale. Cette œuvre d'histoire locale, illustrée d'enluminures originales, est l'une des toutes premières à nous donner un portrait de la préhistoire de l'Europe qui s'appuie à la fois sur les sources latines et sur l'observation du sol et des mœurs. La *Wunderkammer* est l'expression d'une curiosité de l'Europe moderne. Elle a ses spécificités, mais elle participe d'une tradition infiniment plus ancienne dont l'Égypte et la Mésopotamie ont jeté les bases.

La poétique des ruines comme outil de connaissance du passé dans l'Égypte ancienne : « *Stein und Zeit* »

En Égypte ancienne, le goût du rare, de l'exotique, de l'ancien est un des traits de l'activité du pharaon, de ses dignitaires et de ses scribes. Khaemois, fils de Ramsès II au ^{xiii}^e siècle av. J.-C., est sans doute le plus connu et le plus évident des antiquaires et des restaurateurs de monuments dans l'Égypte ancienne. Une inscription sur la statue du prince Ka Wab nous livre l'un des récits les plus anciens qui nous soit parvenu sur une découverte fortuite⁷. Gravée sur la statue même du lointain prédécesseur de Khaemois, le prince Ka-Wab fils de Khéops, elle témoigne d'une conscience de la tradition et d'un savoir qui sont la marque d'une véritable curiosité antiquaire. Par-delà les siècles, les lettrés communiquent les uns avec les autres et s'adressent des messages. L'observation des monuments, le relevé et l'interprétation d'inscriptions anciennes sont des activités familières aux scribes et aux proches collaborateurs du pharaon qui n'hésitent pas, dans certains cas, à excaver le sol pour découvrir des monuments ou les restaurer.

L'intérêt pour les monuments, les choses anciennes et les textes rares n'est pas le seul privilège des pharaons, certains lettrés le cultivent avec affectation. Cette curiosité est intimement liée à un sens de l'histoire qui a souvent paru limité à celui des annales, à une conception événementielle et dynastique des temps anciens.

Face à une crise, une mort de souverain, une guerre, un déluge, une bataille, le réflexe des scribes est de rechercher dans les annales des événements similaires et, quand ils ne les trouvent pas, d'exalter alors l'unicité du moment, le caractère inouï et exemplaire de l'action du souverain, qui s'affirme comme un fondateur, mais un fondateur respectueux du temps passé dont ses scribes lettrés ont exploré la durée. Pour les Égyptiens, le sens du temps passé semble être une donnée immanente de la conscience de soi, ce qui explique le caractère particulier de leur perception du passé : il est source de compréhension du présent, un réservoir de comportements et d'actions que tout homme d'État, prêtre ou guerrier doit pouvoir convoquer en bonne et due place. D'où l'impératif de le préserver, sous la forme de textes, bien entendu, mais aussi sous l'espèce des monuments. À quoi servirait donc l'obsession monumentale des Égyptiens, sinon à défier le temps ? Jan Asmann a écrit un essai sur ce thème qu'il a très justement intitulé *Stein und Zeit*, parce que, comme il le dit, la pierre (« *Stein* ») est une forme de l'être (« *Sein* »)⁸. La mémoire ne peut exister que dans la perpétuation des souverains, des nobles et des grands : il faut donc ainsi à la fois maîtriser l'expression écrite et la monumentalité qui se complètent l'une par l'autre. Quand le fils de Ramsès II, Khaemois, découvre dans le parc de Memphis la statue de son lointain prédécesseur Ka Wab, le fils de Khéops, il ne se contente pas de la dégager, de lire l'inscription et de restaurer la sculpture : il procède à un rite de réinstallation dont témoigne l'inscription qu'il fait apposer sur sa découverte. Collecter des inscriptions anciennes, découvrir des monuments, les restaurer et les interpréter ne sont pas de simples passe-temps, mais font partie des devoirs du lettré. Ce type de pratique n'est pas seulement réservé aux fils des pharaons, il est la marque d'une certaine attitude sociale qui au fil du temps ne cesse de se développer.

Pétoisir, un prêtre du ^{iv}^e siècle avant J.-C., nous a laissé cet extraordinaire témoignage :

« Le temple de Heqat... il s'était trouvé détruit depuis très longtemps. L'eau s'en était emparée au cours de chaque année, tandis que sa disposition d'ensemble n'était plus en accord avec le descriptif intitulé 'détailler le temple d'Heqat' comme on dit à son sujet... Je fis appel au scribe qui se trouvait dans

le temple de cette déesse. Je lui donnai de l'argent sans compter pour faire des monuments là en ce jour. Je fis qu'une grande colonnade fasse entourage en son entour pour empêcher que l'eau ne s'en emparât. Je consultais chaque savant sur la prescription du rituel »⁹.

Ce texte difficile qui comporte bien des lacunes a le mérite de faire apparaître l'existence d'un texte de référence, un descriptif destiné à la bonne exécution du rituel et qui est nécessaire à la réussite du projet. La restauration d'un sanctuaire est une œuvre savante qui s'appuie sur une tradition, qui relève parfois comme ici d'une sorte de critique des sources, d'une conscience monumentale. Au fil du temps, une révolution s'est opérée dans la conscience historique des Égyptiens. Leur volonté de scruter le passé est toujours la même, mais le point de vue peut être différent. Depuis l'époque ramesside, une sorte de coupure intellectuelle établit, par-delà la tradition, une rupture entre passé et présent. La tradition, dit Jan Assman, est placée sur un socle¹⁰. Un socle qu'on peut ainsi mettre à distance et critiquer. Déjà, au Moyen Empire, le fameux Khâkhperrêseneb s'était élevé contre la tradition, la répétition et la citation : « Puissé-je disposer d'expressions inconnues, de formules originales, faites de mots nouveaux qui ne soient pas dépassés, qui ne comportent rien qui soit répétition, sans formules transmises oralement, et qu'aient dites les ancêtres »¹¹. Face au poids écrasant de la tradition, face aux formules toujours répétées, une voix dissidente s'élève pour affirmer l'autonomie et l'originalité de l'écriture. Malgré la lourde chape de la tradition, la civilisation égyptienne a su maîtriser le temps, créer les conditions d'une réflexion et d'un dialogue, développer des pratiques antiques qui, certes différentes de celles du monde de la Renaissance, relèvent néanmoins d'une conscience partagée de la brièveté de la vie humaine, de la fragilité des empires et de l'immensité du temps. Les Égyptiens ont privilégié la pierre, ils ont élevé les constructions les plus solides, gravés les inscriptions les plus majestueuses pour attester face aux générations futures de leur grandeur. Les Mésopotamiens ont été plus discrets : pénétrés de la fragilité de leurs constructions de briques crues, ils ont confié aux tablettes inscrites le soin de témoigner de leur munificence.

Combattre l'érosion sur son propre terrain : les tablettes face au temps

Les souverains des grands empires ont tous tenté d'approprier le temps, soit qu'ils s'efforcent de laisser à la postérité des traces inexpugnables de leur règne, soit (et souvent pour les mêmes raisons) qu'ils cherchent à démontrer qu'un lien particulier les unit aux plus glorieux de leurs prédécesseurs. De ce point de vue, les anciens Égyptiens, les anciens Mésopotamiens et les anciens Chinois ont partie liée : « le despotisme oriental » apparaît bien comme un vaste laboratoire qui s'emploie à domestiquer les arts de la mémoire.

Néanmoins, il y a là quelques évidentes différences de comportement et de technique. Si les pharaons s'employaient à résister à l'érosion en s'appuyant sur la masse indestructible d'immenses édifices de pierre, les souverains mésopotamiens imaginèrent de recourir à une autre solution : celle de disposer dans les fondations de leurs palais ou temples des briques inscrites respectueusement enfouies. Ces briques portaient des inscriptions à la gloire du souverain, elles attestaient de sa piété autant que de sa munificence. Elles constituaient un message que chacun d'eux envoyait à ses descendants en même temps qu'un témoignage de sa connaissance des réalisations de ses prédécesseurs¹². Ce savoir-faire cependant est un peu ironique : ce ne sont pas la solidité des murs, la somptuosité des décors sculptés ou peints qui témoignent de la grandeur du souverain, mais des

briques de terre crue séchées au soleil soigneusement inscrites par des scribes vigilants. Face aux pierres majestueuses des pharaons, les souverains mésopotamiens proclament très haut et très fort leur grandeur en ayant recours à ce modeste moyen de communication avec le futur. Cette subtile stratégie repose sur un savoir partagé qui unit les scribes par-delà les millénaires. Elle suppose une capacité philologique, une aptitude à maîtriser les graphies archaïques, les traditions diplomatiques qui sont la marque originale des scribes mésopotamiens dont nous savons qu'ils étaient des collectionneurs d'inscriptions autant que d'habiles traducteurs. Les Mésopotamiens, dès les origines, s'emploient à inscrire sur leurs tablettes et leurs briques de fondation les circonstances de l'événement. Ils rapportent avec détail les excavations nécessaires à la fondation des sanctuaires, ils décrivent avec soin les fondations des édifices précédents qu'ils ont rencontrés. Ils s'efforcent, souvent avec succès, à dater les inscriptions et les monuments de leurs prédécesseurs. Ils collectent, recopient et éditent les textes d'un passé lointain.

Conscients de la fragilité de leur construction de briques, ils s'acharnent à combattre l'érosion par le savoir : leurs palais si vite détruits quand ils ne sont plus entretenus recèlent des briques de fondations qui sont protégées par les ruines. Pour communiquer avec le passé, il ne suffit pas d'inscrire des messages pieusement déposés dans le sol, il faut s'assurer que, dans la continuité des générations, rois et scribes iront fouiller ce même sol pour y retrouver ces traces indestructibles. Cette avidité à explorer le sol, à dégager les substructions précédentes, à dater et interpréter les murs, objets et inscriptions qui apparaissent à quelque chose de troublant pour l'archéologue moderne qui a parfois l'impression de rencontrer là des prédécesseurs aussi passionnés que lui-même.

La recherche du passé est donc un exercice de piété qui réclame des savoirs complexes. Le roi et ses scribes doivent être capables de déchiffrer les écritures anciennes pour valider leurs découvertes, mais ils doivent aussi reconnaître les traces de temples anciens, de lieux de cultes, tirer parti de la topographie et du climat pour déceler des constructions anciennes. En somme, le savoir antiquaire est l'un des outils de la fonction royale, un moyen d'affirmer autant la grandeur que l'élection par les dieux du souverain.

À côté des Égyptiens et des Mésopotamiens, les Chinois ont contribué à faire entendre leur voix mais avec des mots et des pratiques un peu différents.

Une tentative de comparaison entre Orient et Occident : de la collection au sens de la fragilité du passé

Dans un livre fulgurant d'intensité poétique, Stephen Owen a attiré l'attention sur un très ancien recueil du xii^e siècle chinois qui présente une impressionnante collection d'antiquités¹³. Cet ouvrage se distingue par la qualité des commentaires critiques, mais surtout du fait d'une postface rédigée par la propre épouse du collectionneur après la mort de celui-ci :

« Quand notre collection de livres fut complète, nous construisîmes une bibliothèque... avec de larges rayons où les livres étaient rangés en lignes. Là, nous disposâmes les livres. Si l'un d'eux était un peu abîmé ou sali, il était de notre devoir d'effacer la tache et de le recopier d'une main élégante. Cependant, nous n'avions plus la même aisance ou la même insouciance qu'autrefois. Cette tentative de confort nous conduisit au contraire à la nervosité et à l'anxiété. Je ne pouvais plus supporter la situation. J'en vins à supprimer le choix de viande dans nos repas, à me dispenser de toute dentelle sur mes robes, ma chevelure n'était plus désormais ornée de perles

brillantes ni de plumes de martin-pêcheur : dans ma maison, il n’y avait plus ni dorures ni broderies. Les livres étaient là, rangés sur des tables et des secrétaires, éparpillés l’un sur l’autre sur les coussins ou les lits. Voilà ce qui excitait notre imagination et ce qui occupait nos esprits, ce qui attirait nos yeux et nos âmes. Et notre joie était plus grande que le plaisir que d’autres éprouvent pour les danseuses, les chiens ou les chevaux ».

Je ne connais pas de texte qui dise si fort et avec autant de conviction en quoi réside la passion du collectionneur. Cette voix si prenante n’est pourtant pas celle d’un « *virtuoso* » des Lumières comme Sir William Hamilton, d’un austère savant de l’âge de raison comme Cassiano dal Pozzo ou Peiresc, ni même celle d’un Quicchelberg qui invente la définition canonique du « *Museum* » moderne : elle résonne depuis une province éloignée de la Chine des Song au xii^e siècle. Li Qing Zhao, puisque c’est son nom, est l’épouse d’un infortuné gouverneur chassé de sa charge par l’arrivée d’envahisseurs ; elle n’est pas seulement la première femme à revendiquer pleinement le statut d’antiquaire, elle exprime avec une clarté digne d’un Peiresc ce qui fonde le désir de collection, la passion de réunir des objets. Image émouvante d’une femme qui doit épargner sur sa parure pour donner libre cours à une « fièvre » aussi prenante que la fièvre du chasseur. La préface de Li Qing est certainement un monument de piété conjugale, un travail de mémoire qui substitue le catalogue à la collection dispersée et brûlée par l’arrivée des barbares, mais elle est plus que cela : l’affirmation d’une volonté critique, de la mise au clair d’une relation partagée entre les époux, transcendée par la pratique commune et dévorante de la collection. La collection ne s’épuise pas dans la délicatesse des objets, dans la rareté des pièces qui la constituent. Pour Li Qing, les inscriptions recueillies par son mari sont « un moyen de corriger des erreurs historiques, d’établir des jugements historiques, de décerner la louange ou le blâme »¹⁴. Au delà du plaisir qu’ils procurent, les inscriptions ou livres anciens constituent des outils de connaissance qui permettent au sens propre un travail critique sur l’histoire. Un tel programme exprime dans la sphère de la culture chinoise l’idéal varronien de la critique historique par le moyen du croisement des sources et le recours au relevé et à l’interprétation des monuments. Il correspond mot pour mot à celui des antiquaires de l’âge de raison dans la définition peirescienne. Après avoir critiqué ceux qui « s’attachent à [...] collectionner [les antiquités] pour qu’on les en sache possesseurs », Pierre Gassendi, dans sa *Vie de Peiresc*, ajoute : « ils sont entièrement dignes de louanges et ne perdent aucunement leur temps, ceux qui recherchent les antiquités, les étudient et les publient pour éclairer par elles les bons auteurs, pour illustrer les circonstances de l’histoire... »¹⁵. Il y a une éthique de la collection qui est aussi sa justification et il n’est pas sans intérêt qu’en Orient comme en Occident, en des lieux et des temps très divers, des érudits en soient arrivés aux mêmes conclusions.

Jorge Luis Borgès ne s’y est pas trompé : dans la collection, et particulièrement dans le recueil d’antiquités, il y a le pouvoir, et le pouvoir absolu doit produire une mémoire absolue. « La muraille et les livres » a été écrit bien avant que les archéologues chinois ne découvrent les extraordinaires armées enterrées de Qin Shi Huangdi le premier empereur de la Chine unifiée au iii^e siècle avant notre ère. Et pourtant Borgès a énoncé une équation entre la mémoire et le pouvoir que les fouilles ont permis de vérifier. Le premier empereur a décidé de construire la muraille de Chine qui protège les frontières de l’Empire, et en même temps il a ordonné de brûler les livres, tous les livres qui incarnaient la tradition. Le premier empereur ne pouvait admettre qu’il y

eût des précédents à la civilisation qu'il entendait fonder. Ce qui frappe Borgès, c'est la relation entre les deux actions et leur échelle : « il construisit la muraille, parce que les murailles étaient des défenses ; il brûla les livres parce que l'opposition les invoquait pour louer les anciens empereurs. Brûler les livres et construire des fortifications est la tâche commune des princes, il n'y eut de singulier chez Chi Hoang ti [Qin Shi Huangdi] que l'échelle sur laquelle il opéra »¹⁶. Les hommes sont oublieux, les monuments s'effritent, les collections disparaissent mais il en reste toujours quelque chose et c'est ce reste qui importe.

Permanence et impermanence

La leçon chinoise en convoque bien d'autres. Le « *monumentum aere perennius* » d'Horace inspire le « plus que fer j'ai fini mon ouvrage » de Ronsard ou le « *dem Erz nicht zu vergleichen* » de Martin Opitz, mais il est troublant de découvrir le même thème dans un texte égyptien du ⁱⁱ^e millénaire :

« Plus précieux est un livre qu'une maison aux murs dressés
plus précieux qu'une chambre funéraire tournée vers l'Ouest
plus précieux qu'un château bien planté sur ses fondations
plus précieux qu'une pierre votive dans le temple »¹⁷.

Au bout du compte le propre de l'antiquaire, c'est le souci du passé rendu à la vie par l'effet de présentation, de compilation, de traduction ou de restauration. Face au *tempus edax*, les arts sont en concurrence et les collectionneurs font leur choix. Eux seuls, avec les bardes et les poètes, peuvent garder la mémoire de l'invisible en recueillant des objets, en dégagant des monuments, en gardant souvenir de collections dispersées : « Une ruine chasse l'autre, celle qui l'a précédée, et la tue », cette phrase de Benjamin Péret¹⁸, Borgès l'aurait sans doute rapprochée d'une parabole d'un des derniers grands représentants du mysticisme hassidique Israël de Rizhin (en Galicie orientale) telle que la raconte Samuel Agnon. L'illustre rabbin de Rizhin se veut l'héritier d'une tradition, le continuateur d'une attitude religieuse singulière qui prend sa source dans une révélation inaugurale que le maître révèle à la chaîne de ses disciples :

« Quand le Bal Shem [le maître du Nom, le fondateur du hassidisme] avait une tâche difficile devant lui, il allait à une certaine place dans les bois, allumait un feu et méditait en prière, et ce qu'il avait décidé d'accomplir se réalisait. Quand, une génération plus tard, le Maggid [prédicateur] de Meseritz devait faire face à la même tâche, il se rendait au même endroit dans les bois et disait : 'nous ne pouvons plus allumer le feu mais nous pouvons dire la prière'. À nouveau, une génération plus tard, rabbi Moshe leib de Sassov eut lui aussi à affronter la même tâche. Et il s'en vint dans les bois et dit : 'nous ne pouvons plus allumer le feu, pas plus que nous ne connaissons les méditations secrètes qui appartiennent à la prière, mais nous connaissons le lieu dans les bois à quoi tout ceci se réfère, et cela doit être suffisant', et cela fut suffisant. Mais quand une autre génération fut passée et que rabbi Israël de Rizhin fut appelé à la même tâche, il s'assit sur sa chaise dorée dans son château et dit : 'nous ne pouvons allumer le feu, nous ne pouvons dire les prières, nous ne connaissons pas l'endroit, mais nous pouvons raconter l'histoire de comment tout cela s'accomplissait'. Et le conteur ajoute : 'l'histoire qu'il racontait aboutissait au même résultat que les actes de ses trois prédécesseurs' »¹⁹.

Israël de Rizhin donne raison aux narrateurs face aux tenants d'une mémoire écrite, mais il a recours à une ruse. Le récit lui-même perd de sa substance à chaque transmission, mais cette perte est sans conséquence pourvu que la chaîne de remémoration ne soit pas brisée. Les mots ne résistent pas plus que les choses à l'usure du temps et à la succession des générations. Le travail de mémoire de ceux qui se chargent de la collecte des versions garantit sinon la matérialité, du moins la continuité de ce qui est advenu. Face au temps, les mots et les choses relèvent d'une même thérapeutique, celle de la collection : celle-ci est comme la clef de l'intelligence du passé. Traces, mots, monuments, tout est périssable, mais il suffit d'une intuition ou d'une intention qu'ils trouvent leur place dans la mémoire des hommes, et on peut alors les désigner par ce vieux mot romain : les *Antiquités*.

-
1. Krzysztof Pomian, « Les collections, le visible et l'invisible », dans *Collectionneurs, amateurs et curieux*, Paris, Venise xvi^e-xviii^e siècles, Paris, 1993, p. 30-47, et *id.*, « Histoire naturelle, de la curiosité à la discipline », dans Pierre Martin, Dominique Moncond'huy éd., *Curiosité et cabinets de curiosités*, Neuilly, 2004, p. 15-40.
 2. Philippe Borgeaud, Youri Volokhine éd., *Les objets de la mémoire, pour une approche comparatiste des reliques et de leur culte*, (colloque, Genève, 2002-2003), Berne/Berlin/Bruxelles, 2005.
 3. Julius von Schlosser, *Die kunst und Wunderkammern der Spätrenaissance : ein Beitrag zur Geschichte des Sammlungswesens*, Leipzig, 1908 ; Walter Benjamin, *Je déballe ma bibliothèque*, Paris, (1931) 2000 ; Pomian, 1993, cité n. 1.
 4. Paula Findlen, *Possessing nature, Museums collecting, and scientific culture in early modern Italy*, Berkeley/Los Angeles, 1994.
 5. Voir Patricia Falguières, « Fondation du théâtre ou méthode de l'exposition universelle. Les Inscriptions de Samuel Quicchelberg (1565) », dans *Les cahiers du Musée national d'art moderne*, 40, 1992, p. 110-115.
 6. Patricia Falguières, *Les chambres des merveilles*, Paris, 2003, p. 78-79.
 7. Voir l'édition de cette inscription dans Farouk Gomaa, *Chaemwese sohn Ramses' II. und Hoherpriester von Memphis*, Wiesbaden, 1973, p. 68.
 8. Jan Assmann, *Stein und Zeit, Mensch und Gesellschaft im alten Ägypten*, Munich, 1991.
 9. Pascal Vernus, *Essai sur la conscience de l'histoire dans l'Égypte pharaonique*, Paris, 1995, p. 106-107.
 10. Assmann, 1995, cité n. 8, p. 307.
 11. Vernus, 1995, cité n. 9, p. 4.
 12. Voir Richard Stephens Ellis, *Foundation Deposits in Ancient Mesopotamia*, New Haven/Londres, 1968, et Sylvie Lackenbacher, *Le palais sans rival : le récit de construction en Assyrie*, Paris, 1990.
 13. Stephen Owen, « Records on metal and stone », dans *The experience of the Past in Classical Chinese Literature*, Cambridge (Mass), 1986, p. 86-87.
 14. Owen, 1986, cité n. 13, p. 81.
 15. Pierre Gassendi, *Viri Illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc... vita...*, Paris, 1641, p. 235.
 16. Jorge Luis Borgès, « La muraille et les livres », dans Jorge Luis Borgès, *Œuvres complètes*, Jean-Pierre Berné éd., Paris, 1993, p. 673-675.
 17. Assman, 1995, cité n. 8, p. 173.
 18. Benjamin Péret, « Ruines, ruines de ruines », dans *Minotaure* 12-13, 1939, p. 57-61.